

Manfred Chobot

La voluptueuse souffrance du mouvement

Traduit de l'allemand par H el ene Weishard

Epigraphe :

*Nous sommes le vent
Peuple des chevaux &
Roues & ciel bleu*

(James Koller)

Le vent. Comment ai-je pu ignorer le vent. Pendant des années, il n'a pas existé pour moi, je vivais dans le calme plat. Je ne remarquais pas son mordant glacial, sa façon de creuser, de broyer. Certes, j'enregistrais le mouvement des feuilles, je pensais : elles dansent, jouent à cache-cache, elles s'attrapent, se meuvent pour éviter de se figer. Leur va-et-vient me réjouissait. Quelquefois, une feuille réussissait à en effleurer une autre. Elles aiment, pensais-je, se susurrer de petits mots doux. Elles communiquent, peut-être jouent-elles au téléphone arabe. Elles se caressent l'une l'autre. Lorsque les branches des arbres se balançaient, je pensais qu'elles s'étiraient, baillaient. Les arbres ouvrent leurs bras, ils vérifient ainsi qu'ils vivent encore, ils se confirment leur propre existence. Pendant des années, je n'ai rien compris, j'abritais en moi le calme plat. Si nécessaire, je retenais mon souffle, au lieu de me laisser aller à suffoquer. Chaque inspiration, chaque expiration me répugnait, ce bruit sifflant : une pure horreur. J'inspirais avec précaution, j'expirais avec précaution. La respiration a une harmonie, elle est mélodie, rythme. Je ne supportais pas cette ingurgitation éruptive. Pure dissonance. Ingurgitation éruptive : c'est sans conteste le terme qui convient. Je ne me contredis pas, même si cela en a l'air. Je dispose de toutes mes facultés. Mais il y a cette façon d'engloutir l'air. L'inspiration simple en revanche me faisait penser aux poissons. Je m'imaginai un poisson privé d'eau, qui se débattait, frétillait et consommait ainsi plus d'oxygène qu'il ne saurait jamais en avaler. Même en limitant ses réflexes, ses mouvements, même en se débattant rationnellement et avec parcimonie, même en réduisant sa défense ses

provisions d'air s'épuisaient, le souffle ne tardait pas à lui manquer. Pour y remédier, rien ne sert d'avaler un grand bol d'air. L'air peut facilement vous étouffer. Mes pensées dérivait. Je me comparais à quelqu'un qui, perdu en mer, meurt de soif alors qu'il est entouré d'eau. Dans l'intervalle, l'espace d'une coque de bateau.

Un jour, j'observais un poisson figé dans la couche de glace d'un lac. Je le fixais jusqu'à ce que l'obscurité dérobe lentement sa présence à ma vue. Le lendemain, j'y retournais, le surlendemain aussi. J'avais le désir ardent, impérieux de contempler cette image : le poisson immobile, incapable de faire le moindre mouvement. En le fixant du regard, je gelais moi-même en mon for intérieur. Ce n'est qu'avec difficulté que je réussis à m'arracher à la rigidité de cette image et à rentrer. Chaque pas me faisait souffrir. L'image du poisson s'était figée en moi. Personne n'eut l'idée de briser la glace pour le libérer. Je pensais : je suis un ballon prêt à éclater, et pourtant si vide. Soudain, je sentis le vent s'infiltrer dans les interstices, forcer mes fenêtres, prendre ses aises, remplir mon séjour, s'y établir. Je ressentais sa présence qui se transformait en omniprésence, s'intensifiait, qu'il vente dehors ou non.

Au début, je me révoltais, brisais les vitres pour le renvoyer à l'air libre, j'arrachais la porte d'entrée de ses gonds, ce dont je ne me serais jamais crue capable. Mes forces se cabraient. J'imitais le poisson sur la terre ferme : ses poumons aussi gros que des tonneaux. Apparemment illimités. Je l'attirais pour me défendre de sa présence. Il m'assaillait et je le laissais s'approcher. La tempête secouait la maison. Aspirait sa chaleur. Je décidais de ne pas geler. Je plagiais le poisson figé par le froid, me couchais à terre et faisais fonctionner mes branchies. La température du corps dépend de la volonté, pensais-je, elle est une constante du libre arbitre. Des enfants et un partenaire exercent une influence négative sur ce processus. J'étais mise en accusation et condamnée.

La réalité établissait ses droits sur moi. Je rêvais d'une profonde connivence, pâlisais à cause du temps qui me poursuivait de son tic-tac et menaçait de me rattraper. J'étais habituée à subir des menaces. Je repliais mes jambes sous moi, les entourais de mes bras, enlaçant ma personne aussi bien que je le pouvais. Ma peau était mon écorce fortuite, limite de mon système vital. Interchangeable à tout moment. Je refusais de songer un seul instant à son usure. Je me condamnais à faire le ménage. J'avais quelque expérience en la matière. Touchais les frontières de mon écorce, enfouissais les mains dans les poches à titre d'essai : cavités de mon emballage. Du bout des doigts, je palpais mon existence. Je fermais les yeux. Regarder détourne l'attention, irrite. Je ne voulais appartenir à personne, pas même à moi. Le vent rampait le long du sol, je pouvais le voir, j'allais à sa poursuite. Le vent ne fit que son devoir. Deux corps roulant l'un sur l'autre. L'unité est illusion. Je tentais de saisir le vent : timidement. Le vent se vautrait en long et en large, de tout son poids. Je soufflais sur sa masse. Elle me repoussait. Je respirais profondément. Me couchais sous elle, me jetais sur elle. Haletante. J'étais le hurlement de la tempête.

Le vent élu domicile dans ma maison, devint mon sous-locataire. Je le traitais comme on traite un animal domestique. Lui indiquais sa place. Il devait se sentir à l'aise, ne pas frissonner, pouvoir s'ébattre dans ma demeure. Liberté de mouvement. Je l'invitais à jouer avec moi, désirant le toucher. Il me taquinait, nous nous pourchassions dans la pièce, perdant la notion du temps et des saisons. Peu à peu, je me mis à goûter sa présence. En secret, je l'observais qui remuait les feuilles, secouait les branches. Les portes grinçaient, les fenêtres gémissaient. Il avait sa liberté et je célébrais mes limites. Quelquefois, je me dépouillais de mes vêtements et l'invitais à venir caresser ma peau, envahir mes poumons. Consciente de sa présence, je respirais plus librement. Lorsqu'il me quittait je jouissais de sa force. Assise à la fenêtre, j'assistais à ses ébats. Je

commençais à m'installer à demeure près de la fenêtre. Ce n'est que rarement que je rencontrais des gens. Ils m'avaient trop souvent blessée. Je limitais mes paroles, réduisais mon langage à sa plus simple expression. Il n'y avait personne pour comprendre les sons que je proférais. Parfois, je lui racontais des histoires :

Tu sais –disais-je –on m'a toujours donné des ordres. Il a toujours fallu que j'obéisse. Mes oreilles bourdonnaient de toutes ces injonctions. Il fallait que je m'exécute.

Soudain, il me vint à l'esprit que tu n'avais pas de nom. Nous étions tous deux sans nom. Je pourrais t'appeler Anonyme, mais je n'en ai pas envie, car tu dois rester sans nom, et moi, je veux oublier le mien. J'étais un enfant dont le nom s'est noyé dans les fonds baptismaux. Ils étaient là, ceux qui se nomment parents, famille, amis, autorités et prononcèrent un mot. Ce faisant, leur regard était empreint de sérieux et de dignité, aucun ne riait, ni même ne souriait. Les lèvres figées, ils ignoraient le vide creusé par leur phrases. Sans se laisser troubler, ils frappaient et atteignaient le vide. Rebattaient d'inoffensives formules creuses. Pas un pour percevoir les balbutiements de l'autre. Des automates doués de parole répétaient un mot qui n'avait pas de sens pour moi. Se gonflaient de leur importance. Attiraient l'attention sur leurs ventres gravides gonflés comme une bulle afin que la bulle n'éclate pas en abîmant le fœtus de leur stupidité. Cette gestation les amenaient à se considérer comme un espace protégé, ce qui les incitait à procéder sans aucun égard. Médiocres sur toute la ligne. Leurs bulles ne décollaient pas pour disparaître à jamais dans les nuages. Leur air retombait sur le plancher des vaches et s'y étalait lourdement. C'est ce qu'ils nommaient « être lié à la terre ». Ils ignoraient le vent mais savaient en faire, car ils étaient passés maîtres dans l'art de donner et de recevoir des ordres. Ils bredouillaient un mot, balbutiaient un nom qui avait

perdu tout son sens. Ils s'y exerçaient à loisir. S'inspiraient passionnément du respect mutuel.

Peux-tu m'entendre ?

Mon appel lancé au vent fit surgir un écho, une résonance qui me concernait. Je ne me sentais pas appelée, mais suivis quand même une voie car le devoir m'appelait. Je cherchais un emploi. Il fallait rembourser les frais. Je payais, et pendant que je comptais, ils changèrent les nombres. Je ne pouvais plus compter sur rien. Je ne comprenais pas le sens de maman, ni le sens des sons aigus qui étaient censés m'atteindre, des lettres qu'ils m'inculquaient. Je recrachais ce que j'avais avalé. Je m'empêtrais dans la langue. Ils m'embrouillaient. Ils me faisaient ingurgiter des concepts que je ne pouvais ni ne voulais comprendre. Ils exigeaient que je saisisse. Tout au plus ai-je saisi l'écho d'un concept. Explicitement. Ils s'emparèrent de moi et je bredouillais quelque chose pour me défendre. J'inventais de nouvelles lettres et ils me rebattaient les oreilles de leur vieil alphabet éculé, ils utilisaient mon corps. Un orgue susurra ses sons aigus et insinuants à mon oreille. Je dis oui et amen, je ne pipais mot lorsque le fils vint au monde. Ils me dirent qu'il était mon portrait craché. Je sentais les coupures. Et ils me suturèrent. J'acceptais leurs conseils sans regimber, car ils se donnaient l'air sage et j'ignorais ce qu'il advint de moi. Tout va bien, susurrèrent-ils. Un orgue émettait son sifflement aigu et je me remis à suivre cette mélodie. Tu joues avec les vibrations, murmures à mon oreille et je tente de sourire, je force mes zygomatiques à obéir. Tu te rattrapes, te balances sur les sons. Je ne t'en veux pas pour cela. Jeu de sifflements. Ils sifflèrent pour me faire revenir : je décidais de faire la sourde oreille.

Il s'assit là et pendant des jours, des semaines entières il ne dit mot. Se taisait. Me punissait par son silence, ignorait mes questions. L'humilité coulait dans

mes veines. « Hello ! » - et j'obéissais. J'étais coupable de la moindre défaillance. On refusait d'être tendre avec moi. Je refusais de penser, je dis oui et je continuais. Il m'emplissait les oreilles de son silence, écrivait des billets lorsqu'il avait quelque chose à dire. La défaillance avait un nom. Le mien. « Une fille », dirent-ils. Et j'acceptais la critique, me nourrissais de ma culpabilité. Ils ne m'épargnèrent rien. J'endossais la honte. Gardais à mon tour le silence. Je tenais compte des billets et m'entretenais avec eux. Parler n'est qu'une vilaine habitude. Vivre sous le même toit, un devoir.

M'écoutes-tu ?

Je parlais au miroir. Nous bavardions ensemble, faisant conversation. Je me donnais la réplique. A l'occasion, je fus contredite. Je m'enfermais alors dans la salle de bains. Je garnissais la pièce de ses billets de silence, la décorais. J'en noyais certains dans la baignoire. Dehors, il rugissait parce que le repas n'était pas prêt. Tu me détruis, était écrit sur l'un des billets pas plus grand que la surface de quatre timbres. Il économisait même le papier, imposait sa discipline au gaspillage. Je mastiquais ce billet, salivais et me nourrissais.

Il est toutes sortes de choses que l'on peut commettre : un poème, une trahison, un crime. Je commis le délit de me révolter. Les mots collaient à mon corps. J'étais enduite de billets. Parure superficielle. Nue, il est plus facile d'agir. Je rampais à quatre pattes, me tortillais comme une otarie, me jetais à plat ventre. Le froid du carrelage s'agrippait à moi. Je soulignais ma nudité, m'ornais, m'entourais de ses messages. Dehors, il rageait. Pendant ce temps, je me fardais les yeux, appliquais du mascara, m'épilais sous une douche de billets. Je savonnais mon sexe, le caressais consciencieusement. Devant la porte il écumait, son venin s'infiltrait par les interstices. Puis, calme plat. J'utilisais son nécessaire à raser, vérifiais le succès de mes opérations dans le miroir à main et fus satisfaite. Par la fente de la porte, il glissa un bout de papier déchiré, couvert

de son écriture. Sans le lire, je le déchirais en mille morceaux et les jetais en l'air : il pleuvait des confettis. Un orage s'abattit sur moi. Une grêle d'apaisement. Je me soulageais sur la cuvette des toilettes.

J'ouvris la fenêtre. Je souhaitais ardemment transpercer les murs. Le passé s'effritait et je l'examinais. « Comment vas-tu ? » demandèrent les amis, puis, se corrigeant : « Comment allez-vous ? ». Sur ces entrefaites, les images s'émiettaient. Ils me demandaient de bien vouloir leur présenter mon compagnon. Dès que je le cherchais du regard, il disparaissait. Par la suite, il me reprocha de l'avoir renié, d'avoir délibérément ignoré sa future présence. Je l'entendis davantage que je ne le vis. Il me punissait de mon impolitesse par son silence. Pas un souffle n'entraît par la fenêtre ouverte. L'air me manquait pour pouvoir respirer. Rien ne suffisait jamais. Je n'étais pas à la hauteur de ceux qui m'entouraient. Ils se faisaient servir. Quand on n'écoute pas les conseils, on s'instruit à ses dépens, me menacèrent-ils. Mais je ne m'instruisis pas. Calcification de l'oreille, écrivit le médecin sur un bout de papier, sclérose du tympan. Je poursuivais mon chemin, passais sous silence l'orchestre qui s'abritait dans mon oreille. Il ne devait jouer que pour moi seule. Il m'appartenait à moi seule. Personne n'avait le droit d'écouter.

Peux-tu m'entendre ?

Je voulais chanter avec toi. Chanter un chant mythique. Au lieu de cela, je fredonnais leurs discordances. Quand je parlais, ils se bouchaient les oreilles. Je découvris alors le silence de ma voix ; pour échapper au bruit qu'ils faisaient, je pris le train. J'inhalais les indicateurs horaires, respectais scrupuleusement les heures de départ. Sillonnant la région, je m'exerçais au mouvement. Assise calmement, je laissais le changement de décor prendre possession de ma personne. Je me laissais porter. Mon devoir consistait à persévérer. Rien ne

pouvait m'arriver parce que rien n'arrivait. Les gares surgissaient devant la fenêtre : révélées rapidement au regard. Les marchands de saucisses devinrent mes voisins. Je hochais la tête et attendais leur réponse. Lorsqu'on vit côte à côte, on finit par se rapprocher. La climatisation me reliait au monde extérieur. Je me réjouissais du fait que les fenêtres ne s'ouvrent pas, ou seulement partiellement. Aucun intrus ne pouvait pénétrer ma cellule. Si malgré tout, quelqu'un s'égarait par hasard dans mon compartiment, je le chassais à coup de récits : je racontais que j'étais sage-femme et je parlais de la crise cardiaque de mon défunt mari. J'évoquais la douleur cuisante qu'il subissait chaque fois qu'il était assis sur les toilettes. Je poursuivais mon récit en disant que les infirmières à l'hôpital avaient gardé le silence, incapables de la moindre parole, elles s'étaient contentées de marcher furtivement, la tête baissée. Il était, disais-je, le douzième enfant d'une famille de paysans et il devint policier. Je rajoutais qu'il était un pédant et un rond-de-cuir, c'est pour cette raison qu'il œuvrait à son ascension sociale. Mais, nuançais-je, il n'en profite plus depuis longtemps. J'évoquais ensuite la querelle avec ma belle-mère au sujet de l'héritage de la maison. De notre maison. La moitié pour elle, l'autre moitié pour les enfants. Je vidais mon sac. On se sent plus léger en lâchant du lest. Si l'intrus n'avait toujours pas pris la poudre d'escampette, je fondais en larmes à tel point que le petit pain de mon goûter en était détrempé. Je ne manquais pas d'évoquer la taille de la maison : 120 mètres carrés. Je laissais fondre ce nombre dans ma bouche. Je décrivais en détail l'avancement des travaux : le fait de mettre la main à la pâte. Nous avons bien réussi dans la vie, déclarais-je, menaçant immédiatement de fournir les photos à l'appui. Moi, comme sage-femme de village, me pressant d'un accouchement à l'autre, me révélant la mère nourricière de bien trop d'âmes perdues. Avant d'entreprendre le récit de mes cas les plus difficiles, j'épluchais l'une des mandarines qui remplissaient ma valise, jetais une serviette sur ma tête et restais immobile d'une ville à l'autre, faisant ainsi l'aller-retour. Je n'avais pas envie de bouger. J'inspirais l'air

nécessaire pour respirer et personne ne pouvait rien contre moi lorsque je mettais mes écouteurs. J'avais envie de me débarrasser de mon public. Aujourd'hui, le programme était à nouveau extraordinairement beau. Certains jours, ils jouaient des mélodies qui me déplaisaient, mais je n'avais - hélas - pas voix au chapitre en ce qui concernait le choix des morceaux. Je reléguais mes écouteurs dans la poubelle. « Quelqu'un les a mis là pas inadvertance » dit la femme qui traversait le train avec un sac plastique pour recueillir le contenu des poubelles. Confinée sous ma serviette, je démentais. La serviette était mon bouclier contre le monde qui m'entourait. Avait-elle le droit de garder les écouteurs et le lecteur de cassettes ? Je lui offris tout l'attirail. Il valait mieux qu'elle le garde plutôt que je le jette sur la voie par l'étroite fenêtre. Je trouvais sa gratitude embarrassante.

« S'il vous plaît, disparaissez, fichez le camp à la fin » avais-je envie de lui dire, mais je me tus et lui offris deux mandarines afin qu'elle me laisse tranquille. Elle glissa sa main sous la serviette pour toucher mon corps. Je m'emparais de sa main droite pour pouvoir me dégager. Mes droits disparaissaient à vue d'œil. Je fis miennes ses lois. Comme j'aimerais voyager sans bagages, pensais-je, sans enveloppe inutile. J'enviais l'absence de forme de l'eau. Comme il devait être simple de couler. Constamment vers le bas. De constituer des gouttes. Je voulais être une goutte. Tendre ma surface en cercles concentriques, éclater et me diviser : deux corps en un. Couler à deux vers l'unité.

Le vent était devenu mon ami, mon amant. « Est-ce que nous nous couchons tous les deux ? » implorais-je. Son évanescence me rassurait. Il accompagnait mes voyages. Je m'exerçais à l'aimer. A me blottir contre lui. Il me flattait : sa froideur âpre. Il comprenait mes silences.

« Garde le silence, toujours ».